

Djustaïn tchî l'bon Liaude Justin chez le bon Claude

C'étais on Duc'mon, stu Djustaïn, on Duc'mon de Boiénoud; mâ on ne lli desait que Djustaïn tchî l'bon Liaude, rappouò à son père qu'étais on de sté dgea que se lass'ant sin ra dire mdgi la lanna su lo dou. Dé viaidge, la Zabolette, la villia donzalla à Djustaïn, a desait atant du boueube, pocha qu'i z'avai le coueu su la man.

— I se lass' adai marchî su lo pi, nouêtre Djustaïn ! Da stu monde, ce n'est pas dains' qu'y lli fau allâ ! Mâ quet : i z'a heur'tâ auqué de son père !

A vingt-chi ans, Djustaïn avai bin frquentâ anna dosanna de feuilleté, to le long de la Corbatire, mâ ça n'avai ra bailli: toté sté djourné, lé pouère kma lé reutché, lé peuté kma lé ballé, lli avant bailli son sa deu la peurmira louvçaye.

Topari Djustaïn étai on bon poiti : de sé père et mère — c'étais an' orphen' ¹ — il avai heur'tâ on grò bin d'anna dozanna de bété, sin comptâ lé dubion et lé cédulé. Avoué caïng, bai gueurnadi, et qu'avai le bras à la mintche. Il faut crére que lé feuilleté que l'avant dains' remotchî étant grò maulaisie à contatâ. — Attaté, que vo me dité : lo boueube n'avai-tu ra métehan lagua ? Oh ! mafé ! na, bin lo contraire : Djustaïn tchî l'bon

C'était un Ducommun, ce Justin, un Ducommun de Boinod; mais on ne l'appelait que Justin chez le bon Claude, à cause de son père qui était un de ces hommes qui se laissent, sans rien dire, manger la laine sur le dos. Parfois, la vieille servante de Justin, la Zabolette (petite Isabelle), en disait autant du fils, parce qu'il avait le cœur sur la main.

— Il se laisse toujours marcher sur le pied, notre Justin ! Dans ce monde, ce n'est pas comme ça qu'il faut s'y prendre. Mais quoi : il a hérité quelque chose de son père !

A vingt-six ans, Justin avait bien fréquenté une douzaine de filles tout le long de la Corbatière, mais ça n'avait abouti à rien : toutes ces jeunesses, les pauvres comme les riches, les laides comme les belles, l'avaient renvoyé dès la première veillée (lui avaient donné son sac).

Tout de même, Justin était un bon parti : de ses père et mère — c'était un orphelin — il avait hérité un gros domaine d'une douzaine de vaches, sans compter l'argent et les cédules. Avec cela, beau grenadier, et qui avait bon poignet. Il faut croire que les jeunes filles qui l'avaient ainsi rabroué étaient bien difficiles à contenter. — Attendez, me dites-vous ; le garçon n'avait-il point mauvaise langue ? Oh ! ma foi ! non ;

¹ Le vieux français avait *orfe*, le provençal et le catalan ont *orfe*, forme remarquable à côté de l'espagnol *orfène*, de l'italien *orfano*, du romanche *orphan* et de l'anglais *orphen*, — du latin *orphanus*. Le franc-comtois a *arfeunot*. — AYER.

Liaude ne desai du mau ne à nion, ne de nion ; djamâ, u grand djamâ, on ne l'avai oyî contreléyi quau'quon. — On pouî maufin, vouîre Djustaîn, gadge ? Lu ? pas pieu ! i ne preidgive vouère ; mà quand y desait auqué, Djustaîn, il avai auqué à dire. Na ; ça que ne piaîsive pas é feuilletet, quand Djustaîn v'niait à la louvraye tchi lli, vetzi ça que c'est : astou qu'il étai asstâ su sa sulla, lo boueube de Boïénoud acmassive à tauquâ, poui à ronchâ kma la reuva d'on borgue. Damati qu'il étai piantâ su sé pi, tot allâve bin ; i pouvait se teni lé z'œil œuvoai ; assbin lo pouîre boueube n'arait pas mi demandâ que de restâ dains', su sé tchambé, tota la vêprée ; mà i falliait bin s'asstâ on viaidge, et mafé ! deudon i se satait poidu : la sonne l'apougîve.

Quain-na feuilleta ne se sarai pas corcie a lo veyant tauquâ à champ de sé godillon, à piace de l'oyî preidgi, kma on galant, de ça que vo sâte bin ?

Sla qu'avant on pouî de pâchace coudivant le boussâ avoué lo dgenou, lo pi, ou bin le poncenâv'ant da lé coûté. Mà Djustaîn avai pouaini œuvri à méti an' œuil, qu'i retaquâve de pieu balla, à se tchampâ tot bas. Adon, mafé ! tchacon se mettai à l'entoeu de lu po l'teurvougnî, l'biossâ, l'bouscagnî, djanqu'à ce qu'i sutâve su sé pi kma on ressouô, poui prenait la pouôta po couorre foueu kma an' épantâ, sans souâtâ la bouna né à nion, vo peuté bin le crére !

Pouîre Djustaîn ! Est-ça qu'i n'yavai pas pdi à lu ? Assbin i n'a mdgive quasi pieu ; i bouîtâve dé termé de tin tot dret devant lu, kma quauqu'on que creuse dé sabot. Ça fasait mau u coueu à sa villia Zabolette qu'avai vou Djustaîn tot ptet, et que l'amâve kma sn'afan. Assbin

bien au contraire : Justin chez le bon Claude ne disait du mal ni de personne ni à personne ; jamais, au grand jamais, on ne l'avait entendu contredire quelqu'un. — Un peu naïf, votre Justin, gageons ? — Lui ? pas le moins du monde ! Il ne parlait guère ; mais quand il disait quelque chose, Justin, c'est qu'il avait quelque chose à dire. Non, ce qui ne plaisait pas aux jeunes filles, quand Justin venait à la veillée chez elles, voici ce que c'est : aussitôt assis sur sa chaise, le garçon de Boinod commençait à sommeiller, puis à ronfler comme la roue d'un rouet. Tant qu'il était debout, tout allait bien ; il pouvait tenir ses yeux ouverts ; aussi le pauvre garçon n'aurait-il pas mieux demandé que de rester ainsi sur ses jambes, toute la soirée ; mais il fallait bien s'asseoir une fois, et, ma foi ! dès lors il se sentait perdu : le sommeil l'empoignait.

Quelle fille ne se serait pas mise en colère en le voyant sommeiller à côté de ses jupes, au lieu de l'entendre parler, comme un galant, de ce que vous savez bien ?

Celles qui avaient un peu de patience, essayaient de le pousser du genou, du pied, ou bien lui donnaient des bourrades dans les côtes. Mais Justin avait à peine ouvert à moitié un œil, qu'il recommençait à sommeiller de plus belle, au point de tomber par terre. Alors, ma foi ! chacun se mettait autour de lui pour le tirer, le pincer, le bousculer, jusqu'à ce qu'il sautait sur ses pieds comme un ressort, prenait la porte pour s'enfuir comme un épouvanté, sans souhaiter la bonne nuit à personne, vous pouvez bien le croire !

Pauvre Justin ! Est-ce qu'il n'était pas digne de pitié ? Aussi ne mangeait-il presque plus ; il regardait de longs espaces de temps devant lui d'un œil fixe, comme quelqu'un qui songe vaguement. Cela faisait mal au cœur à sa vieille servante, la Zabolette, qui avait vu Justin

i falliait l'oyi mau'arrindgi toté lé feuilleté du veusenau, que n'avan ra volliu de son Djustain. C'étaï toté déz' orgueilleuzé, dé mau'apprésé, dé lagua d'essarpa, déz' amboueillé, dé cassroudé, dé créva-de-fan !

Mâ Djustain la fasait piacâ :

— Kaise-te vé, Zabolette ! Quand i te dio que c'est sta queneilla de sonne que m'prend adai à traître ! Ne sâte pas pru qu'à l'hoteau c'est l'même affaire ? Quand i sou' asstâ, la vèpreé, avoué té, tot dret la sonne me tchet su ; i'ai bai coudi me défadre : i me faut tauquâ. A té, Zabolette, ça ne te fâ ra ; te m'ai avesi ; et poui dé viaidge te tauque assbin su té dateuilleté. Mâ, mafé ! lé djouv'né ne veuill'a ra de caïng. Ell' âma coréyi avoué lé boueube, batollyi avoué lli pa lé quarre. Mado ! i lé comprégno pru : el' âmerant mî qu'i lli fasso dé bai compyima à l'œureliet, que de me vé adai tauquâ. Mâ i sou' dains', las petchu ! n'y a pas mouéyan de m'tchindgi.

— Adon ! que lli fasait la Zabolette, que segougnive sa tète biantcha, te veux tchampâ le mindge après l'uti, quet ? Kma te vodri ; c'est t'n'affaire ! A mé ça ne me tchaut ra !

Elle desait dains', la Zabolette, mâ ça lli fasait auqué, topari, de vé qu'on boueube kma son Djustain ne povait pas trovâ anna fanna.

C'étaï lo dari tin ; on z'allâve bouétâ lé bété é recouô. Ne vélaïng-tu pas que lo boueube que dévâit vouadâ slé à Djustain tchi l'bon Liaude, se fratche anna tchamba a tchésant avau déz' égrâ ! I falliait trovâ an' autre bovi ; mâ da l'vesenau i n'y avai ra que vaille. Djustain, vo compratté pru porquet, n'amâve vouère allâ z'a qu'ri on du fian de la Corbatîre.

— I voui allâ assinti pa lé Roulet, lé Crosetté, qu'i fâ à sa Zabolette. Lé

tout petit et qui l'aimait comme son enfant. Aussi, il fallait l'entendre abimer toutes les filles du voisinage qui n'avaient rien voulu de son Justin. C'étaient toutes des orgueilleuses, des malapprises, des langues de serpent, des épouvantails, des sorcières, des crève-de-faim !

Mais Justin la faisait cesser.

— Tais-toi donc, Zabolette ! Quand je te dis que c'est cette canaille de sommeil qui me prend toujours traitreusement ! Ne sais-tu pas bien qu'à la maison c'est la même chose ? Quand je suis assis, le soir, avec toi, aussitôt le sommeil me tombe dessus. J'ai beau vouloir me défendre : il me faut *tauquer* ! A toi, Zabolette, ça ne te fait rien, tu m'as accoutumé ; et puis quelquefois tu *tauques* aussi sur tes dentelles. Mais, ma foi ! les jeunes filles ne veulent rien de cela. Elles aiment jouer avec les garçons, babiller avec eux par les coins. Mon Dieu ! je les comprends assez : elles aimeraient mieux que je leur fasse de beaux compliments à l'oreille, que de me voir toujours *tauquer*. Mais je suis comme ça, hélas ! Il n'y a pas moyen de me changer.

— Alors, lui fit la Zabollette, qui secouait sa tête blanche, tu veux jeter le manche après l'outil, quoi ? Comme tu voudras ; c'est ton affaire ! A moi, ça ne me fait rien !

Elle disait ainsi, la Zabolette, mais ça lui faisait quelque chose tout de même, de voir qu'un garçon comme son Justin ne pouvait pas trouver femme.

C'était l'automne ; on allait mettre le bétail aux regains. Ne voilà-t-il pas que le garçon qui devait garder celui de Justin chez le bon Claude, se casse une jambe en tombant d'un escalier ! Il fallait trouver un autre berger, mais dans le voisinage, il n'y avait rien qui vaille. Justin, vous comprenez bien pourquoi, n'aimait guère en aller chercher un du côté de la Corbatîre.

— Je veux aller essayer par les Roulets, les Crosettes, dit-il à sa Zabolette.

dgea li ant tu dé rotté d'afan, pa laïng.

Djustaïn arr'vâve u Reymond, quand, i vé veni amont on ptet boueube, avoué on bissa su lo dou, et on pouissant dor-det à la man.

— Vo n'i ra faut'a d'on bovi ? que li fâ l'afant.

— Padié ché ! qu'i' an'ai faut'a ! Re-
virin-no, boueube. D'avoué vin-t' ?

— Déz Epiatturé ; no sin lé grindgi de
Monsieu Felip Roboai, de la Tchou ; vo
sâté bin, celu qu'est maitre-bordget. No,
no sin dé Droù, et mé, y sou lo ptet
Danietet, po vo servi.

— Et voutré bété, porquet ne lé
vouaide-te pas ?

— Ah ! mado ! po cha que no sin anna
rotta d'afants, à l'hoteau. I léz ai vouadâ
l'an dari, noutré bété. Anondret, c'est
le toeu à Moinset, qu'est pieu djouven'
que mé. C'est que i'ai di an, mé !

I falliait vé stu ptet tchaba se redressi
kma on pou po dire caïng !

— Adon, vo compratté, Monsieu, qu'i'
ai assbin volliu gagni ma via, stu dari
tin. Quan on z'est anna demia-dozâna
d'afants à rouëgi à l'entoeu du même
pan, on z'est astou u tchavon.

Djustaïn l'écoutâve a risonnant. Stu
ptet lli revn'iait grò, avoué sn'air d'escha
et sa lagua se bin padia.

Po la Zabolette, a lé veyant arr'vâ, i
lli sabia bin que lo bovi étai on potchotté
djouven' ; mâ damati que Djustaïn lo
volliait panre, i n'y avai pieu qu'à se
kaisi. Topari kma elle lo bouâtave on
pou de quarre, a segougnant la tête,
Djustaïn lli desa po la ramitolâ :

— Te verrai, Zabolette, kma il est
djatia, bin appret, de bouna quemande.
Ça fara on bovi d'adret. Bouëte-lo vé : lo
vélaïng qu'a djâ apougni la remasse po
nétéyi à l'entoeu du femi.

— Oh ! padié ! preidge de remassé,

Les gens y ont tous des bandes d'enfants,
par là.

Justin arrivait au Reymond, quand il
voit monter un petit garçon, un bissac
sur le dos et un énorme gourdin à la
main.

— Vous n'avez point besoin d'un ber-
ger ? lui fait l'enfant.

— Pardi si ! que j'en ai besoin ! Re-
tournons-nous-en, garçon. D'où viens-tu ?

— Des Eplatures ; nous sommes les
grangers de M. Philippe Robert, de la
Chaux-de-Fonds ; vous savez bien, celui
qui est maitre-bourgeois. Nous, nous
sommes des Droz, et moi, je suis le petit
Daniel, pour vous servir.

— Et votre bétail, pourquoi ne le
gardes-tu pas ?

— Ah ! mon Dieu ! parce que nous som-
mes une bande d'enfants, à la maison.
Je les ai gardées l'an dernier, nos bêtes.
A présent, c'est le tour de Moïse, qui est
plus jeune que moi. C'est que j'ai dix
ans, moi !

Il fallait voir ce petit nabot se redres-
ser comme un coq pour dire cela !

— Alors, vous comprenez Monsieu,
que j'ai aussi voulu gagner ma vie, cet
automne. Quand on est une demi-dou-
zaine d'enfants à manger au même pain,
on est bientôt au bout.

Justin l'écoutait en souriant. Ce petit
lui plaisait grandement, avec son air
« d'escient » et sa langue si bien pendue.

Pour la Zabolette, en les voyant arri-
ver, il lui parut bien que le berger était
quelque peu jeune, mais du moment que
Justin voulait le prendre, il n'y avait
plus qu'à se taire. Cependant, comme
elle le regardait un peu de travers, en
secouant la tête, Justin lui dit pour la
calmer :

— Tu verras, Zabolette, comme il est
gentil, bien élevé, obéissant. Ça fera un
berger excellent. Regarde-le donc : le
voilà qui a déjà pris le balai pour net-
toyer autour du fumier.

— Oh ! pardi ! pour ce qui est des ba-

on sà pru que lé neuvé vant adai bin ! rónna la villia donzalla, qu'apreingnive lo fieu po coeure la sopa.

Daniotet avai anna fan de lu, stu peurmi vèpre. I mdgive sa sopa à la farna sin preidgi, a lli tchampant dé tau gosai de pan deda que ça fasai tot' anna papettâ. C'étaï on piaisi de lo boutâ aforâ.

La Zabolette, lli, se pinsâve : « Dieu no z'aide ! quin défoncé, stu boueube ! » Mâ Djustain rebailive adai du pan et de la sopa à son bovi a lli desant :

— Va peiret, Daniotet ; meudge à ta fan ; damatî que te treuve de la piace, ça sarait damaidge de piacâ à méli tchaude.

Topari i n'ya se gran satchet que ne se rapiysse : quand Daniotet a zeu étâ recompi, i desa en se pännant le moutai :

— Bin doubdgi ! Anondret i crò qu'i an' ai pru. Se noùtré dgea savant peiré kma i soû bin tché su mé patté, i sarant grò boueunâ ! On de sté vèpré, dmindge que vin, qué vo, vo volli bin me lassî... ?

— Sâte, Daniotet, que lli fâ Djustain, — stu vèpre i n'avait ra aviét'a de tauquâ — sâte quet ? I' ai anna roeuve à qu'ri à la Tchaux ; te vadri avoué mé ; on panra lo tchevau ; noz odrin djanque tchi vo. Qu'a dis-t', boueube ?

Vo peute' vo pinsâ ça que lo boueube an' a det ! I falliait lo vé sutâ de piaisi a remachant Djustain de tot son coëu, et poui couor avoué lu à la beudge, por aborlà et appiéyi lo tchevau !

— Dieu sâ à quin-né z'huré vo z'allâ chi rev'ni ! ronnâve la Zabolette a lé boutant d'an' air gueurgne.

Ça que l'engrindgive, c'étaï de vére an' homme kma son Djustain se bailli s'taulama de mau por on bovi, po lo boueube d'on pouë grindgi.

lais, on sait bien que les neufs vont toujours bien ! grommela la vieille servante qui allumait le feu pour la soupe.

Daniel avait une faim de loup, ce premier soir. Il mangeait sa soupe à la farine sans parler, en y mettant de tels morceaux de pain dedans que cela formait une vraie bouillie. C'était un plaisir de le voir enfourner.

Quant à la Zabolette, elle se disait : « Dieu nous aide ! quel défoncé, ce garçon ! » Mais Justin ne cessait de donner du pain et de la soupe à son berger, en lui disant :

— Va seulement, Daniel ; mange à ta faim ; du moment que tu trouves de la place, ce serait dommage de quitter au milieu de l'opération.

Tout de même, il n'y a si grand sac qui ne se remplisse : quand Daniel fut rassasié, il dit en s'essuyant la bouche :

— Bien obligé ! A présent, je crois que j'en ai assez. Si « nos gens » savaient seulement comme je suis bien tombé sur mes pattes, ils seraient bien heureux ! Un de ces soirs, dimanche prochain, n'est-ce pas, vous voulez bien me permettre... ?

— Sais-tu, Daniel, lui dit Justin — ce soir, il n'avait point du tout envie de dormir, — sais-tu quoi ? J'ai une roue à aller chercher à la Chaux-de-Fonds ; tu viendras avec moi ; on prendra le cheval ; nous irons jusque chez vous. Qu'en dis-tu, garçon ?

Vous pouvez penser ce que le garçon en a dit ! Il fallait le voir sauter de plaisir en remerciant Justin de tout son cœur, puis courir avec lui à l'écurie pour harnacher et atteler le cheval.

— Dieu sait à quelles heures vous allez *ci* revenir ! grommelait la Zabolette en les regardant d'un air mécontent.

Ce qui la mettait de méchante humeur, c'était de voir un homme comme son Justin se donner autant de peine pour un berger, pour le fils d'un pauvre fermier.

Djustain que la kniossive pru, lli pad'nave sé regauffayé.

— Allin, allin Zabolette ! qu'i lli desa tot pian ; est-ça qu'i'ai avesi de ròdà se tai ? Hup, Mani, hup, allin !

Lo ptet Daniotet, asstà à champ de son maitre, batollyive kma an' égasse. Quinna djarvatta ! Vo peut'é crére que c'étaï de l'hoteau qu'i preidgive ; de leu dgea, de leu bété ; i méchàve tot : son pieu ptet frère qu'acmacive à martchi, lo vai de tré snàn-na qu'on volliait vadre u mazai ; avoué caïng, lo tchevau, anna djuma de tianze ans, qu'on li desait la Fanny, poui la granta sœu, la Rose que n'étaï pieu an' afan kma l'Emélie et la Djustine.

— Pinsa-vo vé : elle couor su sé dix-neu ans, lli, ça que c'est porret : se la Rose étai on tchevau, elle sarait djà villia kma lé piré, nédon ?

Djustain s'échaffa de rire :

— Kaise-te vé ! lé dgea ne sont pas dé bété, Daniotet, Dieu sé b'ni ! I ne te faul pas preidgi d'anna feuilleta kma on preidge d'anna djuma.

« I sou' ébahi, que se pinsàve Djustain, quain-na sorta de feuilleta... ? Mà y n'y a ra à faire avoué sta diaiba de sonne ! Ça sarait l'même affaire que lé z'autré viaidge, à la Cobatière ! »

I n'ai pas fauta de vo dire kma lé Droù ant receu Djustain tchi l'bon Liaude avoué leu Daniotet. La mère volliait allà tot dret trovà à poussenion, kma d'juste. Djean Droù, sn' homme, desai :

— Asstà-vo vé, qu'i vo dio ! Vo vollyi porret bére on coù avoué no. Noz in de la tota villia djichàna.

Mà Djustain fasait adai :

— Bin d'oubdgi ; on vin de sopà, nédon, Daniotet ? Anondret que vo sàté tchi quoui vòtre boueube est piaci, i me fau allà. On noz atta à l'hoteau : ma

Justin qui la connaissait bien, lui pardonnait ses sorties.

— Allons, allons, Zabolette, lui dit-il tranquillement ; est-ce que j'ai l'habitude de ròder si tard ? Hue ! Mani, hue ! allons !

Le petit Daniel, assis à côté de son maitre, bavardait comme une pie. Quel babillard ! Vous pouvez croire que c'était de la maison qu'il parlait, de ses parents, de leur bétail ; il mêlait tout : son plus jeune frère qui commençait à marcher ; le veau de trois semaines qu'on voulait vendre au boucher ; avec cela le cheval, une jument de quinze ans, qui s'appelait Fanny, puis la grande sœur, la Rose, qui n'était plus une enfant comme l'Emélie et la Justine.

— Pensez-voir : elle court sur ses dix-neuf ans, elle ! Ce que c'est pourtant : si la Rose était un cheval, elle serait déjà vieille comme les pierres, n'est-ce pas ?

Justin éclata de rire :

— Tais-toi donc ! les gens ne sont pas des bêtes, Daniel, Dieu soit béni ! Tu ne dois pas parler d'une demoiselle comme on parle d'une jument.

« Je me demande, se disait Justin, quelle sorte de fille... ? Mais il n'y a rien à faire avec ce diable de sommeil ! Ce serait la même histoire que les autres fois, à la Corbatière ! »

Je n'ai pas besoin de vous dire comment les Droz ont reçu Justin chez le bon Claude avec leur petit Daniel. La mère voulait aller tout de suite trouver à manger, comme de juste. Jean Droz, son mari, disait :

— Asseyez-vous donc, que je vous dis ! Vous voulez pourtant boire un verre avec nous. Nous avons de la toute vieille gentiane.

Mais Justin répondait toujours :

— Bien obligé ! on vient de souper, n'est-ce pas, Daniel ? A présent que vous savez chez qui votre garçon est placé, il me faut aller. On nous attend à la mai-

Zabolette pourrait se corcie; te l'a pru oyie, Daniotet, elle n'a vouère de pàchace.

— Vouais! que li fà lo ptet a risonniant; i crò que vo n'an i vouère poueu, de voutra Zabolette.

La granta sceu, anna tota balla feuilleta, qu'avai coudi offri anna sulla à Djustain, bailla pa dari anna poncenaye à Daniotet, a lli desant à l'œureliet :

— Taitche-vé de preidgi de té maitré avoué pieu de rév'rence!

— Mé maitré! que fà lo bovi an' ouffant kma on margou corci; mé maitré! Té, taitche peiret de savé de quoui on preidge! La Zabolette, c'est la donzalla. Ecoutà-vé, Monsieu Djustain, noutra Rose que prenait la Zabolette po voutra fanna! A vélaïng anna bouna!

— Mafé! desa Djustain qu'avai tot oyì, la Zabolette sarai ou pou vyille po mé; i'amerou mi anna balla djouvena kma vo, mamzelle Rose, se lo coïeu vo z'a desait!

Djamà Djustain n'avai zeu atan de coraidge avoué anna feuilleta.

La Rose étai rudge kma la crête d'on pou.

La mère Droù et sn'homme se boutàv'ant d'an' air on pou étrullà, kma po dire: «Stu grand boueube de Boiénoud lli va-tu à de bon, ou bin a-tu avesi de coréyi dains' avoué lé feuilletet?»

Po lu, i se pinsàve: «Anondret que t'ai acmaci, hardi! va djanqu'u tchavon!»

Assbin kma Djean Droù volliait adai lo faire à s'asstà :

— Na, na, bin doubdgi; i'arai pieu fauta d'anna fanna que d'anna sulla. I sà pru qu'on n'a vouère avesi d'y allà dains'; po stu vèpre, na, i né poui pas m'asstà, pocha que... Daniotet, va vé foueu, boutà se lo cheveu ne boudge ra. Te m'attadri; i véngno tot dret.

son: ma Zabolette pourrait se fâcher; tu l'as bien entendue, Daniel, elle n'a guère de patience.

— Ouais! lui répondit le petit en souriant; je crois que vous n'en avez guère peur, de votre Zabolette.

La grande sœur, une fort belle fille, qui avait voulu offrir une chaise à Justin, donna par derrière une bourrade à Daniel en lui disant à l'oreille :

— Tâche donc de parler de tes maitres avec plus de respect!

— Mes maitres! lui répond le berger en soufflant comme un matou en colère; mes maitres! Toi, tâche seulement de savoir de qui on parle! La Zabolette, c'est la servante. Ecoutez donc, Monsieur Justin, notre Rose qui prenait la Zabolette pour votre femme! En voilà une bonne!

— Ma foi, dit Justin, qui avait tout entendu, la Zabolette serait un peu vieille pour moi; j'aimerais mieux une belle jeunesse comme vous, Mademoiselle Rose, si le cœur vous en disait.

Jamais Justin n'avait eu autant de courage avec une jeune fille.

La Rose était rouge comme la crête d'un coq.

La mère Droz et son mari se regardaient d'un air un peu troublé, comme pour dire: «Ce grand garçon de Boïnody va-t-il tout de bon, ou bien a-t-il l'habitude de badiner ainsi avec les jeunes filles?»

Pour lui, il se disait: «A présent que tu as commencé, hardi! va jusqu'au bout!»

Aussi, comme Jean Droz voulait toujours l'engager à s'asseoir :

— Non, non, bien obligé! J'aurais plus besoin d'une femme que d'une chaise. Je sais bien qu'on n'a guère accoutumé de s'y prendre comme ça; pour ce soir, non, je ne veux pas m'asseoir, parce que... Daniel, va donc dehors, regarder si le cheval ne bouge pas. Tu m'attendas; je viens tout de suite.

Le ptet arai atant àma restâ u pel po savé ça qu'allâve ar'vâ. Mâ n'y avai pas à renità.

A tchi d'anna boussée, la pouôta s'œuvri, Djustain arva, desant : « A vo revé ! » u père Drou et à sa fanna que lli fasait la conduite. Pouï u bovi : « Dépatchin-no, Daniotet; i ténio à rev'ni à l'hoteau devant la mi-né.

Lo boueube, qu'arait volliu savé ça qu'on z'avai fâ sans lu, n'étaï vouère conta. A s'a rev'niant du fian de Boié-noud, i coudive racmaci de preidgi, mâ Djustain lli bailla lé guidé a desant :

— Mafé! i'ai grô sonne; veux-t' conduire? Te sà porret, hein?

— Mé, si i sà! vouais! y a bai tin! Tauquâ brâvama djanqu'à l'hoteau.

Djustain desait-tu la veurtâ? Avait-tu sonne kma c'étaï pru sn'avesi à sté z'huré? ou bin n'avait-tu ra aviett'a de faire à kaisi son bovi, po djaubiâ tot à sn'aise.

Quand lé Drou avant vou qu'il y allâve à de bon po demandâ lleu Rose, lo père avai det à sla-ci : « Va te rédure, feuilleta. » Pouï u boueube que restâve adai pianta u méta du pel : « Monsieur Duc'mon, c'est grô d'hannu que vo no fâté; mâ no ne vo kniossin pas pru po vo réponre tot dret « vé ou bin na ». Bailli sa feuilleta à n'on boueube, ce n'est pas le même affaire que de vadre anna vatche a n'on cosson. On z'âmo d'otra sorta sé z'afan que sé bété, vo compratté. Et pouï, noutra Rose, vo ne la kniossi pas pieu que lli ne vo knio. Escousâ-me : mâ ce n'est pas dains' qu'on lli va po se mariâ. I vouï m'informâ su vouëtro compte; fâté z'a atant su lo nouëtro. Se tot va bin dé do fian, vo vadri à la louvraye por appanre à vo kniottre avoué la Rose. C'est dains' qu'on z'a fâ de tot tin da nouëtre pahys. »

Le petit aurait autant aimé rester dans la chambre pour savoir ce qui allait arriver. Mais il n'y avait pas à regimber.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit, Justin arriva, disant : « A vous revoir ! » au père Droz et à sa femme qui l'accompagnaient. Puis au berger : « Dépêchons-nous, Daniel; je tiens à revenir à la maison avant minuit. »

Le garçon, qui aurait voulu savoir ce qu'on avait fait sans lui, n'était guère content. En s'en retournant à Boinod, il voulut essayer de recommencer à parler, mais Justin lui donna les rênes en disant :

— Ma foi! j'ai bien sommeil; veux-tu conduire? Tu sais pourtant, hein?

— Moi, si je sais! ouais! il y a beau temps! Dormez bravement jusqu'à la maison.

Justin disait-il la vérité? Avait-il sommeil, comme c'était assez son habitude à ces heures? ou bien n'avait-il point envie de faire taire son berger pour réfléchir tout à son aise?

Quand les Droz avaient vu qu'il parlait sérieusement pour demander leur Rose, le père avait dit à celle-ci : « Va te coucher, fillette. » Puis au garçon qui restait toujours debout au milieu de la chambre : « Monsieur Ducommun, c'est bien de l'honneur que vous nous faites; mais nous ne vous connaissons pas assez pour vous répondre tout de suite *oui* ou *non*. Donner sa fille à un garçon, ce n'est pas la même chose que de vendre une vache à un marchand de bétail. On aime autrement ses enfants que ses bêtes, vous comprenez. Et puis, notre Rose, vous ne la connaissez pas plus qu'elle ne vous connaît. Excusez-moi; mais ce n'est pas ainsi qu'on y va pour se marier. Je veux m'informer sur votre compte; faites-en autant sur le nôtre. Si tout va bien des deux côtés, vous viendrez à la veillée pour apprendre à vous connaître, la Rose et vous. C'est ainsi qu'on a fait de tout temps dans notre pays. »

On ne pouvait pas mi preidgi. Topari Djustain n'était qu'à méti conta.

Veni à la louvraye, c'était bai z'et bon. Mà sta traïtra de sonne! Ez' Epiatturé, ça sarait kma à la Corbatire. Quin damaidge! Sta Rose avai se bouna façon! ell' arai fà anna se djatia fanna! anna fanna d'adret.

Lo pouro Djustain, tot ragroubi su son tchai, djaubiave s'taulama à tot caïng, qu'il a reubiave de tauqua. Mà le bovi ne pouvait pas s'a baillà vouaide, a conduiant son tchevau; i faisait ass' né que da on fouo.

La Zabolette, que ne s'était pas allà coutchi, lé receu avoué anna balla regauffayé. Mà Djustain lli desa tot crac:

— Ste piài, Zabolette, lass' me vé a repou! l'an' ai pru por on vèpre. Baille à poussenion u boueube; po mé i n'ai faut'a que de m'allà réduire.

« On d'rait qu'il est malaïte, noùtre Djustain, que se pinsave la villia, qu'avai meillu coueu qu'i ne sabiave. Lu qu'était poiti tot djoïu, lo vélaïng que no r'arreve avoué anna mina à faire à trintchi lo lassé. Po sûr qu'i y a zeu auqué pa sté z'Epiatturé; assbin, qu'est-ça qu'il avai fauta d'y allà? po faire piài à n'on bovi! Oh! padié! c'est bin lo boueube à son père; i se baille pieu de cousin po léz' autré que po lu. Mà, attaté peiré! i voui pru faire à batollyi lo bovi, po savé ça qu'il ant fà à noùtre Djustain, pa sté z'Epiatturé. »

Daniotet mdgive lo pan et lo feurmaïdige qu'on lli avai bailli, kma si n'avai ra z'eu à sopà.

— Kma treuve-te noùtre feurmaïdige gris, boueube? C'est mé que l'ai fà.

— Ah! c'est vo; i lo treuvo meillu que lo noùtro. Qu'on m'a baille peiret du tau tu lé dje de la via!

— Anna gotteta de vin bian, Daniotet?

— Bin doubdgi; i ne dio pas na. C'est qu'on n'a ra z'eu tchi no; djamà Mon-

On ne pouvait pas mieux parler. Cependant Justin n'était qu'à moitié content.

Venir à la veillée, c'était bel et bon. Mais ce traïtre de sommeil! Aux Eplatures, ce serait comme à la Corbatière. Quel dommage! Cette Rose avait si bonne façon! elle aurait fait une si gentille femme! une femme parfaite.

Le pauvre Justin, tout affaissé sur son char, songeait tellement à tout cela qu'il en oubliait de sommeiller. Mais le berger ne pouvait pas s'en apercevoir en conduisant son cheval; il faisait aussi noir que dans un four.

La Zabolette, qui ne s'était pas allé coucher, les reçut avec une belle rebuffade. Mais Justin lui dit tout net:

— S'il te plait, Zabolette, laisse-moi donc en repos! J'en ai assez pour un soir. Donne à manger au garçon; pour moi je n'ai besoin que d'aller me *réduire*.

« On dirait qu'il est malade, notre Justin, se disait la vieille, qui avait meilleur cœur qu'il ne semblait. Lui qui était parti tout joyeux, le voilà qui nous « r'arrive » avec une mine à faire cailler le lait. Pour sûr qu'il y a eu quelque chose par ces Eplatures; aussi qu'est-ce qu'il avait besoin d'y aller? pour faire plaisir à un « bovi »! Oh! pardi! c'est bien le fils de son père: il se soucie plus des autres que de lui-même. Mais attendez seulement! Je veux assez faire bavarder le « bovi » pour savoir ce qu'ils ont fait à notre Justin, par ces Eplatures. »

Daniel mangeait le pain et le fromage qu'on lui avait donnés, comme s'il n'avait rien eu à souper.

— Comment trouves-tu notre fromage gris, garçon? C'est moi qui l'ai fait.

— Ah! c'est vous; je le trouve meilleur que le nôtre. Qu'on m'en donne seulement du pareil tous les jours de ma vie!

— Une goutte de vin blanc, Daniel?

— Bien obligé! je ne dis pas non. C'est qu'on n'a rien eu, chez nous: ja-

sieu Djustain n'a vœu peiret s'asstà; poussegni encouo moins. Vo compratté: c'étaï po ne pas vo faire à l'attadre. Mâ écoutà vé çoci, Mamzelle Zabolette: N'y a-tu pas ma granta sœu, la Rose, que voz a pret po la fanna à Monsieu Djustain, quan il a preidgi de vo!

— Hm! t'ai anna granta sœu? De quin aidge, à pouè près?

— A l'entoeu dé dix-neu. Vé, ya bin tré an qu'elle a fà sé six senàn-na. Assbin, i le véyo pru, lé boueube li tor-naillant djà à l'entoeu; mafé! i ne sà pas ça qu'il y treuva tant, à la Rose. Mé que la véyo tu le dje, i ne m'a djamà sabià qu'elle seye se balla qui l'li desant tu. Po dire la vœurtà, la Rose fà la sorde avoué lli. Djamà i ne l'ai voè coréyi da lé quarre avoué dé boueube, po cha nà! Quin feurmaidge, topari! s'on volliait s'écoutà, on z'a meudgerait tota la né. Mâ i faut porret piaca, on viaidge.

— Bac! pra peiret encouo stu ptet gosai.

— Crétet-vo, mamzelle Zabolette? Mâ ça sara lo dari; quand l'est bon, l'est pru. C'est qu'i'avai anna fan! Assbin i n'étoù vouère conta quand i'ai vou que Monsieu Djustain ne volliait ra mdgi tchi no; i sabiàve que c'étaï la Rose que lli avai raivà la fan, à lu, taulama i lli piantàve dé z'œuil! Padié! ne lli a-tu pas det qu'il àmerait grò avet anna balla djouvena kma lli po sa fanna!

— Kaise-te vé, boueube! I lia det caïng? a coréyant, quet?

— Eh bin! na, i ne m'a pas sabià; quan on volliait lo faire à s'asstà, n'a-tu pas encouo fà: « I'ai pieu faut'a d'anna fanna que d'anna sulla! » C'est adon qu'i m'a avyi foueu, por alla vouadà lo tchevau que ne boudgive ra du tot. Oh! i'ai pru vou le couè de tin: mé z'œureliet étant de trop pa laïng.

mais M. Justin n'a voulu seulement s'asseoir; *poussegni* encore moins. Vous comprenez: c'était pour ne pas vous faire attendre. Mais écoutez donc ceci, Mademoiselle Zabolette: n'y a-t-il pas ma grande sœur, la Rose, qui vous a prise pour la femme de M. Justin, quand il a parlé de vous!

— Hm! tu as une grande sœur? De quel âge, à peu près?

— A l'entour des dix-neuf. Oui, il y a bien trois ans qu'elle a fait ses six semaines. Aussi, je le vois bien, les garçons rôdent déjà autour d'elle; ma foi! je ne sais pas ce qu'ils y trouvent tant, à la Rose. Moi qui la vois tous les jours, il ne m'a jamais semblé qu'elle soit si belle qu'ils le lui disent tous. Pour dire la vérité, la Rose fait la sourde avec eux. Jamais je ne l'ai vue badiner dans les coins avec des garçons, pour ça, non! Quel fromage, tout de même! si on voulait s'écouter, on en mangerait toute la nuit! Mais il faut pourtant quitter, une fois!

— Bah! prends seulement encore ce petit morceau.

— Croyez-vous, Mademoiselle Zabolette? Mais ce sera le dernier; quand c'est tout, c'est assez. C'est que j'avais une faim! Aussi je n'étais guère content quand j'ai vu que M. Justin ne voulait rien manger chez nous. Il semblait que c'était la Rose qui lui avait ôté la faim, à lui, tellement il la regardait fixement. Pardi! ne lui a-t-il pas dit qu'il aimerait bien avoir une belle jeunesse comme elle pour sa femme.

— Tais-toi donc, garçon! il lui a dit ça? en badinant, quoi?

— Eh bien! non, il ne m'a pas semblé; quand on voulait le faire s'asseoir, n'a-t-il pas encore fait: « J'ai plus besoin d'une femme que d'une chaise! » C'est alors qu'il m'a envoyé dehors pour aller garder le cheval qui ne bougeait rien du tout. Oh! j'ai assez vu le coup de temps: mes oreilles étaient de trop par là.

— Ça fà que te n'ai ra oyì de pieu?

— Ra du tot. Mà i m'a sabià que Monsieur Djustain avai l'air on pouè capot quand i desait bouna né à noutré dgea. Su lo tchai i ne preidgive ra, et i n'a fà que tauquà tot le long. C'étais mé que condüyive; i falliait no vé allà, matin!

I n'y avai pieu ra à tiri du bovi; assbin la Zabolette l'y desa :

— Anondret i no fau allà coutchi, boueube. Vin pa chi; i te voui motrà ton lli.

Le lademan, asstouè que Djustain a zeu condu lo bovi et lé bété su anna de sé piantché, da on bai recouo, la Zabolette acmaça la niaise po faire à preidgi son maitre.

— I souè ébahia, qu'elle lli fà dains', quain-na sorta de dgea, ça peut-tu bin être, sté Drouè déz Epiatturé?

— Dé bravé dgea, on le vé pru.

— Dé pouèré grindgi, quet? de sté dgea qu'an pieu d'afan que de pan à lli bailli?

— Dé grindgi, vé, mà pas pieu pouè que déz autré, à ça qu'i m'a sabià. Po cha qu'est déz afan, Daniotet m'a det qu'il étant chi. Hié vèpre, i n'ai vou qu'anna dé feuilletet, et po dire la veurtà, cela-lai, se n'a teniait qu'à mé...

— Te t'tchamperai à sa tête! Vélaing bin lé boueube! ça que c'est porret: asstouè qu'i vey'ant on moutai de djouvena, i s'apreingn'a kma déz éloutche. La kniott', sta feuilleta que te n'a vou qu'on viaidge? sàte quain-na fanna ça farait? s'ell' àme la besoeugne? s'elle. . Mà c'est preidgi po ra, i le veyo pru. T'an ai dja la tête piain-na, de sta Rose!

— Té! te sà qu'on l'y det dains'? Gadgeo que t'a fà preidgi Daniotet, hié vèpre?

— Fà preidgi! kma s'iy avai fauta de faire à preidgi anna batoille! Padié! se ton bovi avai tot oyì ça que voz ai

— Ça fait que tu n'as rien entendu de plus?

— Rien du tout. Mais il m'a semblé que M. Justin avait l'air un peu triste quand il disait bonne nuit à « nos gens ». Sur le char il ne parlait pas, et il n'a fait que « tauquer » tout le long du chemin. C'était moi qui conduisais; il fallait nous voir aller, matin!

Il n'y avait plus rien à tirer du berger; aussi la Zabolette lui dit-elle :

— A présent, il faut nous aller coucher, garçon. Viens par ici; je te veux montrer ton lit.

Le lendemain, aussitôt que Justin eut conduit le berger et les vaches sur un de ses prés, dans un beau regain, la Zabolette entreprit de faire parler son maitre.

— Je « m'étonne », lui fit-elle, quelle sorte de gens ce peut bien être, ces Droz des Eplatures?

— Des braves gens, on le voit bien.

— Des pauvres « grangers », quoi? de ces gens qui ont plus d'enfants que de pain à leur donner?

— Des grangers, oui, mais pas plus pauvres que d'autres, à ce qu'il m'a paru. Pour ce qui est des enfants, Daniel m'a dit qu'ils étaient six. Hier soir, je n'ai vu qu'une des filles, et pour dire la vérité, celle-là, s'il n'en tenait qu'à moi...

— Tu te jetterais à sa tête! Voilà bien les garçons! ce que c'est pourtant: aussitôt qu'ils voient un minois de jeune fille, ils s'enflamment comme des éclairs. La connais-tu, cette fille que tu n'as vue qu'une fois? Sais-tu quelle femme ça ferait? si elle aime la besogne? si elle... Mais c'est parler pour rien, je le vois bien. Tu en as déjà la tête pleine, de cette Rose!

— Tiens, tu sais qu'elle s'appelle ainsi? Je parie que tu as fait parler Daniel, hier soir?

— Fait parler! comme s'il y avait besoin de faire parler un bavard! Pardi! si ton berger avait tout entendu ce que

breyi avoué leu dgea, i' a sarou atan que té.

Djustain, que s'étaï asstâ à la cousena, et que boutâve lo fieu, se retorna du fian de la villia fanna.

— Allin, Zabolette, ne te corrcce-vé pas ! Se quauqu'on m'âme u monde, i sâ pru que c'est té. Assbin i ne vodrou ra faire pa dari ton dou. Vetzi ça que i'ai breyi avoué lé Droù : Tot dret i'ai vou que leu feuilleta étai d'an' outra sorta que slé de la Corbatire. I me sou pînsâ : Cela-lai, i te faut l'avet, ou bin ra, et mafé ! i l'ai det. L'étoù pru maufin po crére que lé Droù m'allant bailli dains' lleu feuilleta de la man à la man, u pœurmi mot. Mà i m'étoù fœurcomptâ !

— Kaise-te-vé ! I t'ant refousâ, te, sté grindgi ?

I falliait vé la villia se redressi tota rudge, kma anna djeneuille que se piantâ deva sé pougené po lé défadre.

— To pian, Zabolette, i ne dio pas caîng. Djean Droù m'a det kma té : Po se mariâ, i faut se kniottre. Vo ne kniossi pas la Rose po l'avé vou on viaidge. La Rose ne vo knio pas pieu. Vo ne sâté ra de no, no ne savin ra de vo. I treuvo que ce n'est pas pru. Quan on z'a sara on pouï pieu dé do chan, se to va bin, vo vadri à la loûvraye.

— Ce n'est pas mau preidgi ; mà topari por on grindgi, i lo treuvo on pouotchotté fié, ton Djean Droù. Est-ça qu'i cret qu'il a veut trovâ tu le dje, dé boueube reutche kma té po sa feuilleta ?

— Reutche ! y a dé dgea qu'ant couson d'autre affaire que de la fot'na. Djean Droù le sâ, qu' i'ai du bin ; i li an' ai det auqué ; mà ça qu'i veut savet...

— Ça qu'i veut savet ! I le comprégno pru. Padié ! i n'a qu'à demandâ à quoui

vous avez tramé avec « leurs gens », j'en saurais autant que toi.

Justin, qui s'était assis à la cuisine et qui regardait le feu, se retourna du côté de la vieille femme.

— Allons, Zabolette, ne te fâche pas ! Si quelqu'un m'aime au monde, je sais bien que c'est toi. Aussi je ne voudrais rien faire par derrière ton dos. Voici ce que nous avons « tramé » avec les Droz : J'ai vu tout de suite que leur fille était d'une autre espèce que celles de la Corbatière. Je me suis dit : Celle-là, il te la faut ou bien rien, et ma foi ! je l'ai dit. J'étais assez nigaud pour croire que les Droz allaient me donner leur fille de la main à la main, au premier mot. Mais je m'étais trompé !

— Tais-toi donc ! Ils t'ont refusé, toi, ces grangers ?

Il fallait voir la vieille se redresser toute rouge, comme une poule qui se plante devant ses poussins pour les défendre.

— Tout doucement, Zabolette, je ne dis pas ça. Jean Droz m'a dit comme toi : Pour se marier, il faut se connaître. Vous ne connaissez pas la Rose pour l'avoir vue une fois. La Rose ne vous connaît pas davantage. Vous ne savez rien de nous, nous ne savons rien de vous. Je trouve que ce n'est pas assez. Quand on en saura un peu plus des deux côtés, si tout va bien, vous viendrez à la veillée.

— Ce n'est pas mal parlé ; mais tout de même, pour un granger, je le trouve un petit peu fier, ton Jean Droz. Est-ce qu'il croit qu'il en trouvera tous les jours, des garçons riches comme toi, pour sa fille ?

— Riches ! il y a des gens qui ont souci d'autre chose que de la fortune. Jean Droz le sait, que j'ai du bien ; je lui en ai dit quelque chose ; mais ce qu'il veut savoir...

— Ce qu'il veut savoir ! Je le comprends bien. Pardi ! il n'a qu'à deman-

i vodra : nion ne lli veut dire que te te t'condu mau, que t'é on sòlon ou bin que t'ai avesi de rognassi.

— Na; ça sarait dé ment'é; mà y a bin autre affaire qu'on lli veut contà su mé, et ça ne sara que la vœurtà!

— Quet? que t'ai avesi de tauquà à la louvraye? le bai mau! Ne vaut-tu pas mi caïnq...?

— Que de se mau condure, de pintolà, de se rolli? d'accouò; mà qu'est-ça que ça me tchaut? Po sûr que Djean Droù ne veut ra volliet po sa feuilleta d'on boueube que ne sarait faire que tauquà à champ de lli.

* * *

Eh bin! Djustain se fœurcomptàve; devan la né, Djean Droù arr'va à Boiénoud.

— Sin-no d'accouò, monsieu Duc'mon? qu'i desa à Djustain tot étrullà. Su vo i n'ai ra oyi de mau; et vo su no?

— Ra du tot, monsieu Droù.

(Cré bin que na : kma arait-tu oyi auqué? Il étai restà tot le dje à l'hoteau!)

— Adon, quand vo vodri, vo peut'é veni à la louvraye tchi no; ou bin, attatévé: no sin on pouè lluin éz Epiatturé; lo vèpre ça n'est pas bin q'moude; se dé viaidge vo vollì veni de dje, ça sarait l' même affaire. Mà vo sâté: c'est peiret por appanre à vo kniottre avoué la Rose; s'elle ne veut ra de vo, à tchi de quauqué senàn-né, ce n'est pas mé que la voui fouochà. Et nottre Daniotet, kma va-tu? Lass-tu allà sé bêté à mau? Na! tant mi! Anondret, i me faut allà; à vo revé. Na, na, i ne voui ra mdgi, ra du tot. I z'est pru tai. Do bouna né!

der à qui il voudra : personne ne lui dira que tu te conduis mal, que tu es un ivrogne, ou que tu as l'habitude de chercher chicane.

— Non; ce seraient des mensonges; mais il y a bien autre chose qu'on lui contera sur moi, et ce ne sera que la vérité!

— Quoi? que tu as coutume de « tauquer » à la veillée? Le grand mal! Ne vaut-il pas mieux ça...?

— Que de se mal conduire, de se souler, de se battre? d'accord; mais qu'est-ce que ça peut me faire? Sûrement, Jean Droz ne voudra rien pour sa fille d'un garçon qui ne saurait que « tauquer » à côté d'elle.

* * *

Eh bien! Justin se trompait; avant la nuit, Jean Droz arriva à Boinod.

— Sommes-nous d'accord, monsieur Ducommun? dit-il à Justin tout troublé. De vous je n'ai rien entendu dire de mal; et vous sur notre compte?

— Rien du tout, monsieur Droz.

(Je crois bien que non : comment aurait-il entendu quelque chose? il était resté tout le jour à la maison!)

— Alors, quand vous voudrez, vous pouvez venir à la veillée chez nous. Attendez : nous sommes un peu loin aux Eplatures; le soir, ce n'est pas bien comode; si des fois vous vouliez venir de jour, ce serait la même chose. Mais vous savez : c'est seulement pour apprendre à vous connaître avec la Rose; si elle ne veut rien de vous, au bout de quelques semaines, ce n'est pas moi qui la veux forcer. Et notre Daniel, comment va-t-il? laisse-t-il aller ses hêtes à mal? Non, tant mieux! A présent, il me faut aller; à vous revoir. Non, non, je ne veux rien manger, rien du tout. Il est assez tard. Bonne nuit!

Et lo vélaïng lavi, lassant Djustain su sa pouôta, se bouemâ qu'i n'a pouvait pieu trovâ sa lagua.

Deu sa cousena, la Zabolette que n'avai pas déz œureliet po ra, avai tot oyî ça que se desait da lo pel.

— Por on boueube qu'est dains' dé-matchi, qu'elle fâ à son Djustain, a lli baillant anna bouna poncenayé, te n'a vouère d'acou, ma fé! Te ne va pas appiéyi, lli couor' après, le recondure à l'hoteau, ton Djean Droù?

I ne falliait que caïng po faire à boudgi Djustain. Vo peut'é compta qu'i n'a pas met do pi da on sular po boietâ lo boré u tchevau et l'appiéyi.

Kma il allâve! ça ne fasai qu'anna traça!

* * *

Est-ça qu'i' ai faut'a d'allâ djanqu'u tchavon de mn'histoire?

Djamâ Djustain tchi l' bon Liaude n'a zeu aviét'a de tauquâ à champ de la Rose Droù.

— Bai mau! que vo vo pinsâ; de grand dje! Oh! vélaïng, de grand dje! Ecoutâ peiret.

I y avai tré senân-né que Djustain allâve éz Epiatturé quasi tu lé dje; mâ tu lé vêpre i s'a rev'niait à l'hoteau, po condure, desai-tu.

Tot allâve grô bin dé do fian: la feuilleta ne fasait ra la nique u boueube, et lo boueube acmacive à trovâ sa lagua po lli preïdgi d'adret.

Tchacon amâve s'taulama Djustain, tchi lé Droù, qu'i z'arant volliu lo vé frquentâ dains' tot l'heuvoi. Mâ lu que s'étaï tot pian arrindgi avoué la Rose, pret on viaidge Djean Droù et sa fanna da on quarre po lli dire:

— Anondret no sin d'accouò, la Rose et mé Quand volli-vo me la bailli?

¹ Mis hors d'embarras.

Et le voilà parti, laissant Justin sur sa porte, si heureux qu'il n'en pouvait plus trouver sa langue.

De sa cuisine, la Zabolette, qui n'avait pas des oreilles pour rien, avait entendu tout ce qui se disait dans la chambre.

— Pour un garçon qui est pareillement desserré, dit-elle à son Justin en lui donnant une bonne bourrade, tu n'as guère d'idée, ma foi! non. Tu ne vas pas atteler, lui courir après, le reconduire à la maison, ton Jean Droz?

Il ne fallait que cela pour faire bouger Justin. Vous pouvez compter qu'il n'a pas mis deux pieds dans un soulier pour mettre le collier au cheval et l'atteler.

Comme il allait! ça ne faisait qu'une trace!

* * *

Est-ce que j'ai besoin d'aller jusqu'au bout de mon histoire?

Jamais Justin chez le bon Claude n'a eu envie de sommeiller à côté de la Rose Droz.

— Rien d'étonnant! pensez-vous: de grand jour! Oh! voilà, de grand jour! Ecoutez seulement.

Il y avait trois semaines que Justin allait aux Eplatures presque tous les jours; mais il s'en revenait toujours le soir, pour soigner son bétail, disait-il.

Tout allait très bien des deux parts: la fille ne faisait point la nique au garçon, et le garçon commençait à trouver sa langue pour lui parler comme il convient.

Chacun aimait à tel point Justin, chez les Droz, qu'ils auraient voulu le voir *fréquenter* ainsi tout l'hiver. Mais lui, qui s'était entendu tout doucement avec la Rose, prit une fois Jean Droz et sa femme à l'écart pour leur dire:

— A présent, nous sommes d'accord, la Rose et moi. Quand voulez-vous me la donner?

La mère Droù bouïta sn' homme; lu bouïta lo boueube da lé z'œuil, anna londgea boussée, et poui li desa de l'œu-reliet :

— Quand t'arai restâ avoué no quau-qué louvrayes, on z'a porra r'preidgi !

Vo peut'é vo pinsà se lo pouïro Djustaïn a z'eu étâ terbi. On lli arait bailli an' assenée su la tête avoué on dordet, qu'i n'arait pas étâ pieu ét'mi.

Topari, a l'y djaubiant bin, lo coraidge li revenia tot pian : deu lo tin que Darniotet étai tchi lli, n'avait-tu pas restâ sin tauquâ pieu d'anna vèpraye, avoué lo bovi et la Zabolette, qu'étant adai à se contreleyi, mà que s'amav' porret à lleu façon ? On preidgîve sova déz Epiatturé, ça que fasait allâ liama la tapett'a u ptet. Dains' le tin sabiàve se couor, que la sonna ne l'y povait ra. Avoué la Rose, ça ne sarait-tu pâ encouo mi ? Quan on s'âme pru... ! Padié ! no lli sin ! Mé ! tauquâ à champ de la Rose, quan elle me bouïte dains' avoué sé bai z'œuil de la calu dé neuseliet ! Djamâ de la viâ ! Deu deman, i'odri à la louvraye. A la vouaid'a !

Lo lademan, de tota la djornaye, ra de Djustaïn éz Epiatturé. La Rose, que ne savet de ra, acmacive de faire anna londgea min'a.

— Ne t'émaye-vé pas ! que lli fâ son père à z'allant condure. Cré bin qu'i va no veni à la louvraye, ton boueube.

La né étai vn'ia ; on z'avai apreint ; lé fanné étant à lentoeu dé glòbé, avoué leu borgue et leu couss'niet ; lo ptet Moïnset bouïtâve lé paturé da on colandri que Djustaïn lli avai bailli. Po Djean Droù, que fasait adai auqué, la vèpraye, à piace de s'allâ rédure u catchet po tauquâ, i tchapousive on mindge d'uti.

Vélaïng qu'on coque à la pouôta. C'était Djustaïn !

— Bon vèpre ! y a-tu de la piace po mé ?

La mère Droz regarda son mari ; lui regarda le garçon dans les yeux pendant un bon moment, puis lui dit à l'oreille :

— Quand tu seras resté avec nous quelques veillées, on en pourra reparler.

Vous pouvez vous représenter comme le pauvre Justin a été atterré. On lui aurait asséné un coup de gourdin sur la tête qu'il n'aurait pas été plus atterré.

Tout de même, en y réfléchissant bien, le courage lui revint peu à peu : depuis que Daniel était chez lui, n'était-il pas resté, sans sommeiller, plus d'une veillée avec le berger et la Zabolette, qui étaient sans cesse à se contrarier, mais qui s'aimaient pourtant à leur manière ! On parlait souvent des Eplatures, ce qui excitait le babil du petit. Ainsi le temps paraissait si court que le sommeil était vaincu. Dans la compagnie de la Rose, cela n'irait-il pas encore mieux ? Quand on s'aime assez... ! Pardi ! nous y sommes ! Moi ! tauquer à côté de la Rose quand elle me regarde ainsi avec ses beaux yeux de la couleur des noisettes ! Jamais de la vie ! Dès demain j'irai à la veillée. A la garde de Dieu !

Le lendemain, de toute la journée, point de Justin aux Eplatures. La Rose, qui n'était au courant de rien, commençait à prendre un air malheureux.

— Ne t'inquiète donc pas ! lui dit son père en allant soigner son bétail. Peut-être qu'il va venir à la veillée, ton garçon.

La nuit était venue ; on avait allumé les lampes ; les femmes étaient autour des globes avec leurs rouets et leurs cousins à dentelles ; le petit Moïse regardait les estampes d'un calendrier que lui avait donné Justin. Quant à Jean Droz, qui faisait toujours quelque chose, le soir, au lieu d'aller sommeiller derrière le poêle, il taillait un manche d'outil.

Voilà qu'on heurte à la porte. C'était Justin.

— Bonsoir ! Y a-t-il de la piace pour moi ?

Vo peut'é vo pinsa se la Rose lli an' a fà, de la piace!

Topari, devant que de s'asstà, Djustain boûtàve l'ovraidge de Djean Droù, ¹ lé dateuilletet de sa fanna et de sé feuilletet, espliquàve lé patur'é u ptet. Vo compratté qu' i retardjive atant qu'i povait de s'apougni avoué la sonne, pouère Djustain! Mado! c'est que po lu ça n'étais pas on bad'naidge, s'i n'étais pas le pieu fouô!

Eh bin! boûtà ça que c'est porret que de s'amâ: léz œuil de sa balla ant zeu pru de fouôche po teni œuvri slé de Djustain tota la vèpraye, djanqu'u pous-senion. Vélainq : quand lo couëu fà la trott'a, la sonne n'y peut ra.

* * *

Sta né, lé dgea dé Crosette qu'ant oyî tchantà dé laouti à quauqu'on que passàve on pouî tai, ant det: « Vélainq on tûtche qu'a bou on ptet cou! »

Mâ lo tûtche, c'étais Djustain, et i marchive ass' dret qu'a rev'niant du moti. Ça que lo faisait dain's tchantà, c'étais, vo le sâte bin, autre affaire que la djichanna du pous-senion.

— Stu viaidge no sin dé bon! que Djustain desa tot djoü à la Zabolette an' arr'vant.

La villia n'avai pas volliu s'allà rédure devant que son Djustain seye r'arr'vâ.

— Te n'a ra tauquâ? qu'elle lli fà.

— Ra du tot. Pinse-te vé, Zabolette: Djean Droù que m'a det a measant la condute: « Anondret, boueube, on fara léz anoncé quand te vodri! »

— Tant mî po té; t'arai ta djouvena fanna. Adon, po mé...!

La villia segougnive la tête.

— Vélainq ça que c'est que la via! lé djouven' arreu'vant, lé viylle vant lavi.

Vous pouvez penser si la Rose lui en a fait de la piace!

Tout de même, avant de s'asseoir, Justin regardait l'ouvrage de Jean Droz, les dentelles de sa femme et de ses filles, expliquait les gravures au petit. Vous comprenez qu'il retardait autant qu'il pouvait de se mettre aux prises avec le sommeil, pauvre Justin! Mon Dieu! c'est que pour lui, ce n'était pas un badinage: s'il n'allait pas être le plus fort!

Eh bien! voyez ce que c'est pourtant que de s'aimer; les yeux de sa belle ont eu assez de force pour tenir ouverts ceux de Justin toute la soirée, jusqu'au *pous-senion*. Voilà: quand le cœur palpite, le sommeil n'y peut rien.

* * *

Cette nuit, les gens des Crosettes qui ont entendu un passant attardé chanter des « laouti », ont dit: « Voilà un allemand qui a bu un petit coup. »

Mais l'allemand, qui n'était autre que Justin, marchait aussi droit qu'en revenant de l'église. Ce qui le faisait ainsi chanter, c'était, vous le savez bien, autre chose que la gentiane du *pous-senion*.

— Cette fois, nous sommes des bons! dit Justin tout joyeux à la Zabolette en arrivant.

La vieille n'avait pas voulu aller se coucher avant le retour de son Justin.

— Tu n'as pas « tauqué »? lui dit-elle.

— Rien du tout. Pense donc Zabolette; Jean Droz m'a dit en m'accompagnant: A présent, garçon, on fera les « annonces » quand tu voudras.

— Tant mieux pour toi; tu auras la jeune femme. Alors, pour moi...

La vieille secouait la tête.

— Voilà ce que c'est que la vie! les jeunes arrivent, les vieux s'en vont. Je

¹ Le nom de famille *Droz* (en patois *Drouz*), si répandu aux Montagnes, dérive du vieux mot *riau*, *riou*, *riu*, *ruz*, ruisseau, et non de *dru*, robuste, comme le pensait l'historien Matile. Voici la série: *Durios*, *Duriaux*, *Deruz*, *Deroux*, *Droux*, *Deros*, *Droz*.

I ne ferai pieu que vo gravâ, par chi, voz acubiâ.

— Veux-t' te kaisi, Zabolette! Cret-t' qu'i n'ai djamâ preidgi de té à la Rose? Pas pieu tai que stu vèpre, ne m'a-t-llié pas det: « No vollin¹ être do à l'âmâ, ta bouna Zabolette! »

La villia se pannâve léz œuil avoué son davanti.

— Elle a det dains', sta djouvena?

— Vé, qu'elle l'a det, et mé i lli' ai fâ à l'œureliet: « Ça sara la grand'mère. »

Quand la Zabolette s'alla rédure sta né, il étai bin do huré, et elle piorâve on pouotchotet; mâ vo sâté: dé viaidje on piore quand on z'est grò boueunâ.

ne ferai plus que vous gêner, par ici, vous embarrasser.

— Veux-tu te taire, Zabolette! Croistu que je n'ai jamais parlé de toi à la Rose? Pas plus tard que ce soir, ne m'a-t-elle pas dit: « Nous serons deux à l'aimer, ta bonne Zabolette! »

La vieille s'essuyait les yeux avec son tablier.

— Elle a dit ça, cette jeunesse?

— Oui, qu'elle l'a dit, et moi je lui ai fait à l'oreille: « Ce sera la grand'mère. »

Quand la Zabolette alla se coucher cette nuit — il était bien deux heures, — elle pleurait un petit peu; mais vous le savez: parfois on pleure quand on est très heureux.

O. HUGUENIN.

O. HUGUENIN.

¹ *Vlai*, vouloir, en patois de Valangin. *Veû-te* on bocon de pan? — *Vlai-vo* on boenè de feurmâdge? — E *vai* qu'y lly baillisse ên' ècu neu. — Y *vouédrai* gran que la pieudje *vegnisse*. — Y *voui* akâ. — E n'a pa *vlu*. — Se vo *vai*. — A Coffrane, on dit: Se vo *voti*, et à la Sagne: Se vo *volti*.

Pour le patois de la Sagne, le morceau précédent indique en outre les formes suivantes: Les djouv'né ne *veuilla* ra... — Kma te *vodri*. — Vo *volti* bin. — On *volliait* vadre. — Lo bouenbe arait *volliu* savé. — *Veû-te* condure? — Y *voui* pru faire. — Y ne *vodrou* ra faire. — Quan vo *vodri*... — Djean Droû ne *veut* ra *volliet*...